

Martin
Steffens

Petit traité
de la joie

Consentir à la vie

**PRIX
HUMANISME
CHRÉTIEN**

2013

forum
SALVATOR

Martin Steffens

Petit traité de la joie

Consentir à la vie

Notre propre vie ne nous est pas propre : elle s'est d'abord faite en nous, sans nous. Puis vient le jour où, ayant appris à se posséder mieux, revient à chacun le pouvoir de refuser cette vie reçue passivement. N'est-ce pas là la liberté par excellence : dire *non* à ce qui s'impose sans se proposer ?

Mais il est une autre liberté, plus généreuse, plus large et plus pleine de risques, dont ce *Petit traité de la joie* se fait l'éloge : consentir à la vie, ouvrir les bras à ce qui fut d'abord étranger. Non pas d'un *oui* du bout des lèvres : la question du consentement à l'existence est, selon le mot de Nietzsche, « la question primordiale ». D'une telle question dépend notre façon d'accueillir le passé comme d'engager l'avenir. Elle exige donc, en guise de réponse, que nous offrions à l'existence un *oui* à la mesure de nos vies : ample comme le sont nos peines, surabondant à la mesure de nos joies.

Alors, cherchant moins à conquérir qu'à recevoir ce qu'on a, la vie apparaîtra comme ce qu'elle est : un présent auquel on peut apprendre à être davantage présent.

Martin Steffens, né en 1977, est professeur agrégé de philosophie. Marié et père de deux enfants, il enseigne la philosophie à Metz, au lycée et en classes préparatoires. Outre des études sur Descartes et Simone Weil, il a publié un ouvrage d'introduction à la pensée de Nietzsche (Ellipses, 2008), Prier 15 jours avec Simone Weil (Nouvelle Cité, 2009) et a cosigné avec deux amis Une journée de philosophie (Ellipses, 2010).

Couverture : Isabelle de Sémihés

f o r u m

SALVATOR

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

est une adhérence : la résignation nous plombe un peu plus, comme la mouche collée au fond d'un verre s'arrête enfin de remuer les ailes. Le consentement, de son côté, ouvre énergiquement les bras. Mais par là, il circonscrit le champ de son adhésion : il embrasse pour étreindre et, dans son étreinte, se ferme à la mort. Quand on dit : « Oui, je veux vivre, malgré tout », quand on affirme : « Si telle est mon épreuve, alors je la vivrai », on ajoute sa puissance à la puissance de vie qui nous anime. Si le consentement a en effet quelque chose du laisser-être (on touche avec les yeux), il n'a rien du laisser-aller : l'homme qui consent reconnaît la limite de son pouvoir sur les choses. Mais cette défaite est sa plus grande victoire : il ne s'agit plus de défaire ce qui fut fait mais de se défaire de son illusoire toute-puissance afin de donner à *cette vie-ci*, celle que nous avons à vivre, le meilleur de nous-mêmes.

En ne se refusant pas à l'épreuve, en prenant acte de ce qu'il y a à vivre, l'homme qui consent redistribue les armes et affronte le mal. Consentir, c'est voir ce qui est, pour ne plus pleurnicher sur ce qui aurait dû être. C'est s'offrir au présent, prendre acte des forces en présence et y livrer la sienne – là où la résignation n'est possible que d'avoir usé le présent à coup de « si seulement... ». Le consentement, disait Paul Ricœur, est une « active adoption de la nécessité¹⁹ », entendant par nécessité « ce qui ne peut pas ne pas être ». « Active », et non point passive. Pour le dire autrement : le consentement s'entend de l'obéissance, lorsque la résignation n'est que soumission. Puisqu'on accepte ce qui est, on cesse d'user vainement sa force à refuser ce qui advient : cette obéissance est donc, paradoxalement, libératrice. Elle nous rend à nouveau disponible au présent de la vie. Une telle « obéissance libératrice », Beethoven l'a saisie en une formule lumineuse,

jetée dans un coin de la partition du *Quatuor à cordes n° 16 en fa majeur* : « *Muss es sein ? Es muss sein.* » Cela doit-il être ? Eh bien que cela soit !

Le consentement est un actif dessaisissement : l'énergie est tout entière donnée à accueillir l'épreuve du mieux qu'on peut. Comme l'a écrit Ernest Hello, s'adressant à Dieu : « L'homme ne peut vous comprendre, mais il peut vous dire *Amen*²⁰. » Il en est de même concernant la souffrance qui, par essence, résiste à notre volonté de comprendre : la souffrance est intrusion du non-sens dans le cours d'une vie. Ce qui en elle fait souffrir, c'est son absurdité. Elle coupe la parole, assurément, car il n'est rien qu'on en dise qui ne sonne immédiatement comme un mensonge. Mais si l'on ne peut la comprendre, il reste ce pouvoir étrange de dire *Amen* : telle est ma voie, je l'accepte. Résignation morbide, quand il s'agit par là de se laisser couler dans la mort. Preuve de vie au contraire si, ce faisant, on cesse de lutter contre la nécessité qui écrase pour s'employer, au cœur de celle-ci, à frayer un chemin pour la vie. Le philosophe Alain Cugno a pour dire cela une formule éclairante : « L'acquiescement authentique à la souffrance ne vise pas la souffrance elle-même, mais le refus de l'esquiver, afin de pouvoir la surmonter de l'intérieur²¹. »

De l'espoir à l'espérance, de l'attente à l'attention

Avoir la foi n'est rien d'autre que cela : accepter l'épreuve. C'est savoir qu'un malheur n'arrive jamais seul, mais en un sens tout autre que le veut l'expression. Car si l'on y regarde bien, il s'y trouve assez d'énergie pour l'affronter, assez d'intelligence pour en tirer leçon, assez d'espérance pour en sortir grandi. La foi n'est pas d'abord croire que l'impossible est possible. C'est,

au contraire, croire, voire savoir, que tout le réel est réel, que le réel, autrement dit, est plus grand que l'idée qu'on s'en fait : il est plus que la dimension où veut l'enfermer notre désespoir. La foi, c'est être disponible à la souffrance de l'homme autant qu'à l'amour qui la soulage, aux blessures qu'on inflige comme à celles qu'on guérit, au Mal qui divise autant qu'au Bien qui unit. C'est voir, au cœur de la ténèbre, la lumière qui n'a cessé de luire.

Il est des femmes et des hommes qui, au plus bas de l'horreur, surent rester humains. Ceux-là exauçaient la prière des hommes : que ta volonté soit faite, dans l'enfer terrestre comme au paradis des meilleurs jours, quand faire le bien ne demandait rien parce que l'amour portait tout. Donne-nous d'aimer là où rien ne semble plus aimable. Donne-moi « d'entendre si intensément ce qui me donne vie, que le vertige du néant soit surmonté²². »

Vœu d'obéissance et de liberté, l'art de consentir distingue deux choses que l'on confond souvent : l'espoir et l'espérance. L'espoir, parce qu'il peut être déçu, risque toujours de se retourner en son contraire. L'espérance, quant à elle, a déjà surmonté le désespoir. Car l'espoir est fondamentalement *attente* : attente angoissée ou impatiente de ce qui n'est pas encore. L'espérance, quant à elle, est *attention* à ce qui se donne. L'espoir vise l'avenir ; l'espérance se conjugue au présent et contemple ce qui s'y donne. Elle vit de ce qui se révèle, au cœur de l'abîme, comme participant du Bien. De l'homme qui, dans sa vie, est tombé cent fois, l'espérance retiendra que cent fois il s'est relevé. Parce qu'elle est par essence *réception* à ce qui se donne, l'espérance est sauve de ce qui menace tout espoir : la *déception*.

Armé de l'espérance, nous voilà donc libérés de la peur de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

advient dans la prière des hommes. Car toute prière, en fin de compte, demande : « Que ta volonté soit faite. » Même celle qui, de la bouche d'un athée, s'adresse « à la nécessité seulement » :

Que tu sois *éternel* !
Que tu sois *nécessaire* !
Mon amour, éternellement,
S'embrase à la nécessité seulement.
Emblème de nécessité,
Sublime constellation de l'Être !
Toi qu'aucun vœu n'atteint,
que ne souille aucun *non*,
éternel *oui* de l'Être,
à jamais je serai ton *oui* ¹².

Prier, certes, signifie demander. Mais ce que la prière demande, c'est la grâce d'accepter ce qu'il adviendra. Sans quoi la prière se fait exigence. Dans l'optique chrétienne, une mère qui prie pour que son enfant malade ne l'ait jamais été, dans son désespoir, exige l'impossible. Ce qu'elle peut demander, c'est la force de continuer, dans l'épreuve qui est la sienne, d'aimer sa vie, d'y déployer les gestes qui soignent, de prononcer les paroles qui rassèrent. Tous les croyants qui ne désertent pas la foi à la première épreuve savent que la prière est de cette nature. Elle demande l'impossible, qui n'est pas d'avoir une autre vie, sans aspérité, sans souffrance (car il faudrait alors ne plus aimer, et la chose serait réglée). L'impossible qu'elle demande, c'est de continuer

d'aimer dans l'épreuve. Jésus dit bien : « Qui demande obtiendra¹³ » mais ce dont il parle alors, c'est de l'Esprit Saint, c'est de cette force au-delà de nos forces qui vient à leur soutien et nous donne de garder les bras ouverts là où toutes les bonnes

raisons du monde conspiraient à nous les faire baisser.

-
1. *Fragments posthumes, Automne 1885-automne 1887*, 7 [38], in *Œuvres philosophiques complètes*, Gallimard, 1979, p. 298, traduction modifiée.
 2. Julien Gracq, *Le Rivage des Syrtes*, *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », tome 1, p. 778-779.
 3. G. K. Chesterton, *Orthodoxie*, Paris, Éditions Climats, 2010, p. 96.
 4. Sophocle, *Œdipe à Colone*, vers 7.
 5. Maurice Bellet, *Thérèse ou l'illusion*, Desclée de Brouwer, 1998, p. 52.
 6. Ch. Baudelaire, « Le serpent qui danse », in *Les Fleurs du mal*, collection « Bibliothèque de la Pléiade », 1975, p. 30.
 7. Georges Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*, dernière page.
 8. Cf. Paul Ricoeur, *Philosophie de la volonté*, tome II, livre 2, Deuxième partie « Les “mythes” du commencement et de la fin », Aubier, 1960, p. 374 et suivantes : « Le mythe étiologique d'Adam est la tentative la plus extrême pour *dédoubler* l'origine du mal et du bien ; l'intention de ce mythe est de donner consistance à une origine *radicale* du mal distincte de l'origine plus *originnaire* de l'être-bon des choses. »
 9. Mt 5, 13.
 10. Ge 1, 31.
 11. « L'amour du Dieu et le malheur », *Œuvres*, Gallimard, « Quarto », 1999, p. 712.
 12. Nietzsche, *Dithyrambes de Dionysos*, p. 71, traduction modifiée.
 13. Lc 11, 10.

CHESTERTON ET LEIBNIZ, MAÎTRES DANS L'ART D'AIMER LA VIE

Le rhinocéros de Chesterton

Dans l'introduction à l'un, parmi les livres d'apologétique chrétienne, des plus légers et des plus accessibles, Gilbert Keith Chesterton a cette phrase étrange : « C'est une chose que de raconter une entrevue avec une gorgone ou un griffon, une créature qui n'existe pas. C'en est une autre de découvrir que le rhinocéros existe bel et bien et de se réjouir de constater qu'il a l'air d'un animal qui n'existerait pas¹. »

Ce dont souffre le monde moderne, c'est d'un évident déficit d'émerveillement. Preuve en est, le rôle qu'il donne aux loisirs et, plus particulièrement, à cette faculté que nous avons d'imaginer : l'imagination servirait à s'évader, à fuir la réalité, à inventer d'autres mondes. Elle serait une porte sur l'ailleurs, ailleurs dont nous aurions besoin pour ne pas étouffer dans ce monde trop réel. Pour Chesterton, les choses sont différentes : le monde est en lui-même digne de notre émerveillement. Et si nous voulons le fuir, c'est faute de lui prêter attention. Or une telle attention peut nous être donnée par l'imagination : celle-ci porte en elle un pouvoir de déréalisation. Elle oppose à ce qui est ce qui aurait pu être. Ainsi naissent les gorgones et les griffons, les délires et les utopies. Mais cette fuite peut être plus qu'un aller sans retour : vacance de l'attention au réel, cette évasion permet de mieux revenir à ce qui est, lavés de nos lassitudes. Par elle, il s'agit non tant de voir de nouvelles choses que de voir à nouveau les choses. Comme de s'imaginer un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

8. Ps 33.

9. W. G. Leibniz, *Essai de théodicée*, Première partie, § 13, GF Flammarion, 1969, p. 110.

10. Épictète, *Manuel*, § 11.

11. *Discours de métaphysique*, chapitre 4, « Que l'amour de Dieu demande une entière satisfaction et acquiescence touchant tout ce qu'il fait... »

TOUT EST ACCOMPLI

Ce qui soutient le monde

Et c'est peut-être jusque-là qu'il nous faut oser aller : jusqu'à dire que ce monde, devrait-il finir demain, aura accueilli en son sein assez de beauté et de bonté pour qu'on ne puisse rien ajouter ou retrancher à sa pleine perfection. Mille fois, en mille lieux, dans le rire des enfants ou le pleur de joie, dans la beauté des cieux et la bonté des êtres, par la parole qui guérit et le geste qui sauve, le monde a trouvé son entière justification et son plein accomplissement.

Cela, nous l'ignorons. Car le bien est par essence discret. La destruction s'accompagne de fracas. Ce qui grandit, au contraire, le fait en silence. Quel son rend le pétale qui, au matin, se défroisse lentement ? C'est un fin bruissement d'air. Presque rien. Mais qui se fait une oreille pour l'entendre, qui voit le travail discret et non moins réel de l'Esprit dans la Création, qui parvient à pressentir avec quelle habileté l'Esprit dompte la matière, celui-là voit soudain ce qu'il y a sur terre de beauté, de bonté, de force et de vie. La haine qu'on surmonte, le cœur qui s'ouvre, l'aveu de faiblesse qui nous confie à l'autre, le baiser qui remet à la nuit, le signe de vie, la petite attention pour dire qu'on pense à l'autre, la chanson qui émeut jusqu'aux larmes : n'y aurait-il eu qu'une fois tel ou tel instant de grâce, le monde n'aurait pas été vain. Mais c'est à l'infini que ces gestes sont faits, comme une invisible chorégraphie, comme cet « hymne de silence » dont parle Grégoire de Naziance dans sa célèbre prière. Un effort secret soutient le monde et l'empêche, à chaque

instant, de sombrer dans l'abîme de la haine et de la violence.

C'est inaudible pour notre désir, car le désir, par essence, veut que le monde soit autre qu'il n'est. Il veut l'ordonner à lui et agir en ce sens. C'est inaudible mais il faut le lui dire : le monde est *déjà* justifié. Saturé de joie, de beauté et de saveur, il est depuis longtemps la victoire de la vie sur la mort, de l'être sur le néant, du sens sur le non-sens. Tout ce que nous vivons aujourd'hui, c'est comme par surcroît qu'il nous est donné de le vivre : notre souci et notre affairément n'y changeront rien. En mille de ses points, le monde a trouvé de quoi le justifier. Au désir, toujours impatient de faire, de prendre et de ne rien perdre, il faut donc répéter ces mots de Jésus sur la croix : « Tout est accompli¹. » Il n'y a plus qu'à célébrer.

Décentrement

Pensée difficile, en effet, tant nos vies sont pleines de défauts qu'on voudrait corriger et de malheurs qu'on aurait voulu éviter. Pensée qui réclame, pour être pleinement reçue, un parfait décentrement. Car si ma vie seule, ou le goût que j'en ai, ne suffit pas à faire que tout soit accompli, il faut encore admettre que je ne suis pas le seul être sur terre. Chacun de ces autres humains peut vivre sa vie avec une joie telle qu'il la justifie, cette vie comme toute vie, à l'heure même où moi je me débats dans la mauvaise humeur. C'est là peut-être le sens d'un poème de Valery Larbaud à propos de quatre femmes dont il eut la grâce de surprendre l'étrange beauté et qu'il regrette de ne pas pouvoir posséder autrement que dans ces odes qu'il compose pour elles et qui ouvrent, au cœur d'un « post-scriptum », cette belle parenthèse :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'il y fût. La preuve de cette convenance, c'est qu'il est là, et que le poème est beau. Le poème est beau, c'est-à-dire que le lecteur ne souhaite pas qu'il soit autre⁹.

Il est donc une façon de dire *oui* qui se passe de mots. Il n'est que de laisser parler la beauté. Ce qu'elle nous dit alors est d'un grand secours pour l'homme qui espère en ce monde une vie sensée. Nous ne pourrions en effet consentir au monde, c'est-à-dire, étymologiquement, entrer charnellement en consonance avec lui, s'il nous était parfaitement étranger ou indifférent. Le sentiment de beauté est fait de la joie de l'homme qui rencontre dans le monde un écho à son désir d'ordre et de justice. Que le monde puisse être beau, cela a toujours été un encouragement pour ceux qui, par leur vie, tentaient de lui offrir un surcroît de justice et de paix. La joie esthétique, c'est le désir d'harmonie qui perçoit un instant son reflet dans la Création.

L'intelligence du monde

Dans une lettre à son ami Maurice Solovine, Albert Einstein écrit :

Vous trouvez curieux que je considère la compréhensibilité du monde comme un miracle ou comme un éternel mystère. Eh bien, *a priori*, on devrait s'attendre à un monde chaotique, qui ne peut en aucune façon être saisi par la pensée. [...] Si les axiomes de la théorie [de Newton] sont posés par l'homme, le succès d'une telle entreprise suppose un ordre du monde objectif d'un haut degré d'intelligibilité, qu'on n'était, *a priori*, nullement autorisé à attendre. C'est cela le « miracle », qui se fortifie de plus en plus avec le développement de nos

connaissances. C'est ici que se trouve le point faible des positivistes et des athées professionnels, qui se sentent heureux parce qu'ils ont la conscience, non seulement d'avoir avec plein succès privé le monde des dieux, mais aussi de l'avoir dépouillé des miracles¹⁰.

L'incompréhensible, en effet, c'est qu'on y comprenne quelque chose. Ce qu'il y a en science de miraculeux, c'est sa réussite : car si l'intelligence humaine atteint quelque chose du monde, c'est que le monde offre prise à l'intelligence. C'est que le monde est lui-même tramé dans de l'intelligence. Un Verbe l'article, qui parle par l'homme comme en dehors de lui. Ce sont donc les poètes qui ont raison. Baudelaire, quand il chante l'universelle « correspondance » et célèbre la Nature comme « un temple où de vivants piliers / Laissent parfois sortir de confuses paroles. / L'homme y passe à travers des forêts de symboles / Qui l'observent avec des regards familiers ». Ou bien Hugo, pour qui, dans ses *Contemplations*, « tout est une voix et tout est un parfum. / Tout dit dans l'infini quelque chose à quelqu'un ; / Une pensée emplit le tumulte superbe. / Dieu n'a pas fait un bruit sans y mêler le Verbe¹¹ ».

Ainsi donc le mystère premier, qui a tiré l'homme de sa somnolence, n'est pas nécessairement du côté de l'angoisse, comme l'ont voulu les philosophes du vingtième siècle, ni même seulement du côté de l'étonnement, comme l'aurait dit Aristote en faisant de l'action de s'étonner (*thaumadzein*) la source de notre désir de connaître¹². Car le mot d'Aristote, « *thaumadzein* », supporte tout à fait qu'on le traduise par « émerveillement¹³ » : « Ce fut l'émerveillement – et non simplement l'étonnement – qui poussa les premiers penseurs aux spéculations philosophiques. » L'émerveillement, c'est que

le monde porte en lui l'écho de notre intelligence et de notre appétit de beauté. En ce sens, toute véritable connaissance est une « co-naissance », c'est-à-dire une naissance, un engendrement réciproque (que dit le préfixe « co ») : elle est l'élucidation du monde par l'homme mais aussi l'éclaircie de l'homme par le monde.

Compte tenu de cela, la science ne devrait avoir qu'un seul effet : rendre à l'univers, abîmé par notre manque de foi et notre vieillesse précoce, la flamboyance de son éclat. Oui mais voilà : le monde est aux mains des obscurantistes, lesquels sont moins souvent qu'on ne le croit des illuminés. J'appelle obscurantiste celui qui ôte à toute chose ce par quoi l'émerveillement pouvait s'y attacher.

Tels sont les fanatiques religieux, qui étouffent l'inconnu dans leur peur. Mais tels sont aussi les experts scientifiques qui vous noient de l'extérieur (à coup de « milliards d'années-lumière » et de « millions de siècles avant notre ère ») comme de l'intérieur (« L'homme est composé de 95 % d'eau », vous annoncent-ils benoîtement, comme si l'on n'aimait jamais en autrui qu'une piscine portative). Est obscurantiste le savant qui jette sur toutes choses la lumière crue des cabinets dentaires et jouit de cette lucidité qui interdit toute beauté, toute émotion, toute consonance avec le tout de la Nature. Est obscure la lucidité qui ne sait lire dans la Nature qu'un jeu aveugle de forces et dans les relations humaines qu'un jeu malin de pouvoirs et d'intérêts. Lucidité luciférienne : comme Lucifer, elle apporte la lumière (« luci-fer »), mais une lumière qui n'a aucun égard pour la nuance et montre toute chose, sans exception, sous un regard propre à tuer l'espérance.

Mais si le monde est intelligible, comme le rappelle Einstein à tous ceux qu'il appelle avec une ironie féroce « les athées professionnels », c'est qu'il n'a pas l'absurdité qu'on lui prête

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'on essuie au contact de la vie et des autres hommes, parce qu'on a troqué ses poings fermés pour des mains ouvertes et qu'on se retrouve d'autant plus vulnérable que l'amour dont on se rend capable est plus grand.

Un don en souffrance

Ainsi le consentement à l'existence, quand il prend la forme du *merci*, a la vertu de révéler la vie comme don gratuit. Chose étrange : *la gratitude semble précéder la réception du don*. Mais c'est là ce que nous constatons dans la vie de tous les jours : l'enfant qu'on dit « gâté », voire, comme si le mot ne suffisait pas, « pourri gâté », est perpétuellement insatisfait non parce qu'on ne lui offre aucun cadeau mais parce que, comblé avant tout manque, il n'en *reçoit* aucun. On a « gâté » en lui ce qui est le plus précieux, *ce sans quoi plus rien ne sera dit « précieux »* : sa faculté de recevoir. On a condamné cet enfant à l'ingratitude. La gratitude seule permet de recevoir : tant que le *merci* ne fut pas dit, la vie est ou bien un fardeau ou bien un dû. En tout cas quelque chose dont la saveur nous échappe. Mais une fois que ce *oui* gorgé de gratitude est prononcé, il permet que se manifeste celui qui, pour que son don soit parfait, ne se serait pas manifesté de lui-même : le donateur.

« Seul le donataire peut donner au donateur d'être donateur », écrit Jean-Louis Chrétien dans *L'Arche de la parole*¹⁴. Ce qui signifie, pour ce qui nous concerne : seul un *oui* adressé à sa vie dans l'instant d'une action de grâces donne à Dieu de se révéler comme donateur. L'homme a ce terrible pouvoir de ne pas refléter une lumière qui pourtant se donne. Dieu, de son côté, a cette sublime faiblesse de donner sans contraindre. On ne

réfléchit peut-être plus assez sur ce petit fait que Marie a donné à l'Ange son consentement : Dieu a suspendu le plan de sa manifestation au petit *oui* d'une jeune femme pauvre. Comme l'écrit saint Hilaire de Poitiers : « Dieu, qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous¹⁵. » Telle est la poésie du Magnificat : au retrait de Dieu, qui n'impose rien, répond le retrait de la créature, qui consent à ce qui se propose à elle. De la même manière, tandis que le donateur s'absente après le don pour que celui-ci soit parfait, l'homme qui remercie refuse de se replier sur la jouissance de ce qui lui appartient désormais et, accusant réception là où d'autres consomment avidement, se retire par l'action de grâces afin qu'en toute chose soit loué, et par là manifesté, l'amour du donateur. C'est là la circulation trinitaire elle-même.

Marial, le consentement chrétien à la vie l'est donc en tant que, par lui, il est donné à l'homme d'enfanter Dieu : si Dieu engendre la créature par le don gratuit de l'être (la *naissance*), la créature doit, quant à elle, engendrer Dieu par la *reconnaissance* – au double sens d'identification et de gratitude : reconnaissance *du* don et *pour* le don. Comme on l'a vu, la philosophie tragique de Nietzsche a besoin du sentiment d'abandon à l'indifférence des choses : sans quoi le sens n'est pas donné « malgré tout », dans un acte héroïque autant que désespéré. La pensée chrétienne de l'existence, de son côté, transfigure cette première impression : l'abandon n'était finalement que la forme du don en sa nécessaire pudeur. L'absurdité, alors, se révèle gratuité. Et l'action de grâces dévoile un Dieu qui, sans elle, serait demeuré discret, secret, inconnu.

C'est là ce qui apparaît nettement dans *Les Confessions* de saint Augustin : celui-ci nomme son Dieu « Beauté si ancienne

et si neuve¹⁶ ». « Ancienne » parce qu'une telle beauté le précédait ; « neuve » cependant, parce que cette beauté ne se dévoile qu'à la faveur de l'attention qu'on lui prête, de la grâce qu'on lui rend. « Tu étais avec moi, je n'étais pas avec toi » : il n'a suffi que de se rendre disponible. Ou, pour le dire autrement et avec les mots d'un autre grand chrétien : Toute forme de bonheur se mesure à la reconnaissance...

... et je me sentais reconnaissant, sans bien savoir envers qui. Les enfants sont reconnaissants quand le Père Noël met des jouets ou des bonbons dans leurs souliers. Comment aurais-je pu ne pas lui être reconnaissant de m'avoir donné deux jambes miraculeuses ? Nous remercions les gens qui nous offrent des cigares et des pantoufles pour notre anniversaire. Ne puis-je remercier personne de m'avoir fait cadeau de la vie ce jour-là¹⁷ ?

N'est-ce pas un peu naïf, tout de même ? Oui, mais de cette bonne naïveté, qui est nativité, qui s'émerveille de ce qu'elle a (« deux jambes miraculeuses » !) parce qu'elle sait, cette naïveté, qu'en toute chose l'amour doit précéder l'intelligence.

Cette antécédence de l'amour sur l'intelligence, saint Augustin la dit encore :

Ceux qui planent dans les hauteurs d'un prétendu savoir ésotérique et qui n'entendent pas [Jésus] leur dire : apprenez de moi que je suis un doux et un cœur simple et vous connaîtrez le repos – même s'ils connaissent Dieu, ils n'ont pas célébré son éclat ni ne l'ont remercié. Ils se sont perdus dans la vanité de leurs calculs et leur cœur fermé est entré dans les ténèbres¹⁸.

Le Dieu donateur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

douleur d'avoir à garder l'oreille ouverte : « *Notre seul pays c'est le monde / On y oublie, de temps en temps / Qu'ici et là, le canon gronde / Mais qui veut l'écouter, l'entend / Il suffit de prêter l'oreille / Je suis heureux, il fait soleil...* »

La dernière strophe ne résout rien de cette tension. Ce faisant, pourtant, elle semble autoriser le bonheur simple pris à la vie, quand bien même on aurait une parfaite conscience du malheur des hommes. Ce qui peut se lire et se dire aussi comme suit : il est essentiel d'écouter le malheur des hommes, car notre joie de vivre ne saurait en être amoindrie. De toute façon nous l'avons déjà dit : il faut aimer la vie pour vouloir la défendre, il faut la trouver précieuse pour entendre, ne serait-ce qu'entendre, le mal qu'on lui fait.

Tenir l'écart entre la joie d'être et la conscience du mal des hommes : c'est à cela qu'il faut s'employer. Un tel écart, il faut le dire avec Jean-Roger Caussimon et, comme Sylvain Vanot, le chanter. Car dans le chant les contradictions s'abolissent : le chant a toujours quelque chose de la réconciliation, même quand il s'agit, comme en de nombreux psaumes, de moduler un cri de désespoir :

*Que pour l'abîme, il appareille
Ce temps de misère et de mort
Où nos joies, de honte se payent
Et que je chante sans remords
Simplement, comme fait l'abeille
Pour tout le monde
Il fait soleil...
Soleil ?*

Posséder dans le détachement

Offrant à l'homme un Dieu à qui adresser son hymne de louange, la religion chrétienne a ce dernier attrait qui achève d'en faire le lieu du parfait consentement : elle sauve l'humanité de ce qui menace sans cesse de la défigurer, à savoir : son abrupt désir de posséder, de dévorer, de se clore peu à peu sur la consommation de toute chose. L'action de grâces, que rend possible la foi en un Dieu personnel et donateur, permet en effet de penser une jouissance qui ne soit pas prise dans la logique de l'appropriation. Remercier, c'est en effet recevoir sans se replier sur la dévoration de ce qui est reçu : par la reconnaissance, je suis toujours déjà lié aux autres. Par elle, je jouis, certes, puisque j'ai accès à ce qui m'est donné. Mais, dans cette jouissance même, je continue de me tenir, ouvert, dans l'espace du don. Dans cet espace, se trouve mon donateur, celui qu'on appelait autrefois « mon obligé » pour dire le lien que la gratitude conserve³. S'y trouvent aussi tous ceux avec qui je partage la joie d'avoir reçu : la conscience de recevoir ce que j'ai m'interdit de m'en croire l'unique dépositaire. La question rhétorique de saint Paul : « Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? », antidote à l'orgueil où nous met la notion de mérite, incline à laisser circuler ce qu'on possède. Comme l'écrit avec justesse Jacques Dewitte⁴ :

L'avarice et l'ingratitude sont étroitement liées en tant qu'attitudes existentielles. On constate souvent que les ingrats sont aussi des avares, et *vice versa*. Celui qui, par une sorte d'infirmité, est incapable d'éprouver de la reconnaissance ne saura jamais donner : il restera avare. Mais aussi inversement l'ingratitude est une sorte d'avarice spirituelle (et peut-être sa forme originaire). J'ose affirmer que la première forme de générosité, c'est la gratitude, la capacité à éprouver et à exprimer

de la reconnaissance. Elle est pour ainsi dire la présupposition et la préfiguration de tout don ultérieur.

La logique de la reconnaissance est donc à l'opposé de celle de la consommation, c'est-à-dire de la sommation d'une chose par mon appétit : la consommation est dévoration solitaire, l'autre n'existant que comme la menace de l'interrompre, tandis que la reconnaissance est, même dans la jouissance solitaire, ouverture et partage. Par voie de conséquence, et contrairement à ce qu'en disait Nietzsche, l'action de grâces a la vertu de sauver le plaisir pris à exister de toute culpabilité. Rendue relationnelle par le *merci* qui brise son autisme, la possession est sauvée de toute fixation, de toute obsession, de l'angoisse de prendre ou de ne rien perdre. Quand le consentement est remerciement, le désir jaloux de posséder meurt et laisse place à la joie de goûter. Mais écoutons plutôt cette petite histoire :

Un jeune moine ne cessait, sur le chemin de la sagesse, de progresser. Un jour, pourtant, une pensée vint prendre place dans son esprit à l'exclusion de toutes les autres : manger l'un de ces gâteaux dont il se régalaient enfant et qu'une petite boutique, située en contrebas du monastère, propose depuis peu aux passants. Il ne pouvait plus se départir de cette pensée. Il secouait la tête mais elle y adhéra. L'effort même pour n'y penser pas la lui rendait présente.

Il prit la résolution d'en parler à son maître spirituel. Afin d'en épuiser le fantasme, et sachant que la réalité déçoit toujours l'imagination, celui-ci lui donna une pièce et l'invita à descendre à la boutique.

Le moine se régala. Il fut débarrassé de l'obsédante pensée. Un temps seulement. Quelques jours plus tard, il fut rendu à sa gourmandise. La torture qu'il endura n'en fut que plus forte : la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

LES BRAS OUVERTS

Avons-nous le droit d'être heureux ?

Je suis heureux, il fait soleil 153

Posséder dans le détachement

« Tout en Lui est oui »

Accepter d'être créé

Le temps de Dieu

Le non par excès

À qui possède, sera donné plus encore

EN GUISE DE CONCLUSION

REMERCIEMENTS

Concernant ce livre, un silence bruissant de remerciements s'imposerait. Je prends le risque de le rompre, en remerciant plus particulièrement :

Cécile et nos enfants, de m'être si chers,
ma mère, dont l'intelligence du cœur est présente à chaque ligne,

Anne, ma relectrice et précieuse conseillère et Gabriel Raphaël Veyret, pour être venu me chercher et m'avoir fait confiance.

Dans la même collection

forum

Salvator

Gaston PIETRI, *Pourquoi je suis croyant*

Jacques LECAILLON, *Faut-il stopper la croissance ?*

Didier LONG, *Manuel de survie spirituelle dans la globalisation*

Thibaut DARY, *Manifeste pour un christianisme engagé*

Michel AUPETIT, *L'Embryon, quels enjeux ?*

Antoine SONDAG, *La Solidarité, chemin de spiritualité*

Jacques LECAILLON, *Foi et Business Model*

Jacques ARNOULD, *Requiem pour Darwin*

Jean BOISSONNAT, *2029 ou Comment j'ai traversé trois siècles en cent ans*

Michel LAY, *La Foi que j'aime le mieux*

Fabrice HADJADJ, *La Foi des démons ou l'athéisme dépassé*

Jean-Marie PETITCLERC, *Pour en finir avec les ghettos urbains*

Hélène et Jean BASTAIRE, *Pour un Christ vert*

Alain CUGNO, *De l'angoisse à la liberté. Apologie de l'indifférence*

Hélène et Jean BASTAIRE, *La Création, pour quoi faire ?*

Gaston PIETRI, *Qui est l'homme ?*

Jean BASTAIRE, *Éloge de la fidélité au temps de l'éphémère*

Jean-Michel CASTAING, *Pour sortir du nihilisme*

Cet ouvrage a été numérisé
par Atlant'Communication
au Bernard (Vendée).